

Killer of Sheep

Cette terre amère

Élie Castiel

Le cinéma français
Number 253, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2008). Review of [Killer of Sheep : cette terre amère]. *Séquences*,(253), 17–17.

KILLER OF SHEEP

Cette terre amère

À l'instar d'un Larry Clark ou d'un William Greaves, le cinéaste indépendant Afro-américain Charles Burnett est longtemps demeuré dans le panthéon des oubliés. Et pourtant, force est de souligner que son œuvre, à la fois ethnographique, sociale et formellement inspirée, suscite aujourd'hui parmi les cinéphiles, les étudiants en cinéma et un certain public averti, un regain de reconnaissance, tardive certes, mais susceptible d'attiser le retour d'un cinéma esthétiquement engagé. La sortie récente en salle et maintenant en DVD de *Killer of Sheep* (1977) en est la preuve la plus concrète.

ÉLIE CASTIEL

LES FILMS — Brillante collection en minicoffret compact constituée de deux DVD et d'un petit guide de notes de présentation. Comme film principal, *Killer of Sheep*, œuvre d'une importance capitale dans le cinéma *black* des trente dernières années. À l'heure où la *Blackxploitation* bat son plein, Burnett se permet de filmer le quotidien avec un sens inusité de la poésie. Plus que des personnages, les protagonistes sont avant tout des individus pris dans la tourmente d'une terre amère (d'où la chanson-thème *This Bitter Earth*, magnifiquement interprétée par Dinah Washington), aride, inhospitalière, mais en même temps grandiose, majestueuse et accueillante. Ce paradoxe, Burnett le filme avec un sens de l'image, de l'ellipse et de la mise en scène rarement atteint. Ici, il n'est pas question de juger, mais de contempler les comportements des individus, de les suivre dans leurs déambulations quotidiennes. La parole est crue, mais justifiée; les gestes parfois impulsifs, mais nécessaires. Il y a dans *Killer of Sheep* une poésie de l'image qui se traduit par mouvements saccadés, une prise en charge de l'émotion et, surtout, un respect total pour le filmé.

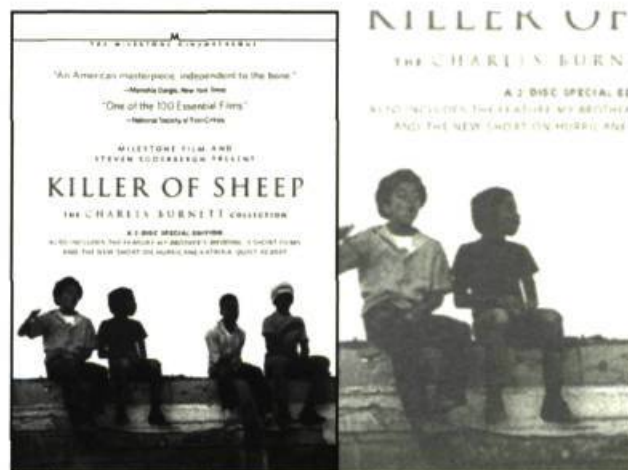
À l'heure où la *Blackxploitation* bat son plein, Burnett se permet de filmer le quotidien avec un sens inusité de la poésie.

Trois courts métrages soutiennent la thèse selon laquelle Charles Burnett se place parmi les cinéastes vernaculaires de l'Amérique noire. Le premier, *Several Friends* (1969), se concentre principalement sur la langue et le geste. Avec *The Horse* (1973), les personnages sont blancs à l'exception d'un jeune garçon (et de son père) qui attend qu'on lui dise quoi faire. L'espace rustique est filmé avec un calme souverain, rappelant les westerns de la grande époque. Vingt ans plus tard, dans *When It Rains* (1995), la caméra se permet quelques divagations et des fantaisies de mise en scène.

Digressions qui seront plus accentuées dans le long métrage *My Brother's Wedding*, présenté en deux versions. L'originale, datant de 1983, d'une durée de 118 minutes, et celle de 2007 (*director's cut*), raccourcie à 83 minutes. Entre ces deux versions, des coupures, des ajouts, deux idées qu'on peut se faire du cinéma à deux époques à l'antipode l'une de l'autre.

On voit en 2007 la transformation de Charles Burnett. Conscient qu'il ne peut plus tourner comme jadis, il accepte le compromis et se lance dans un cinéma plus elliptique, saccadé, épisodique. Le *My Brother's Wedding* de 2007 ne ressemble pas esthétiquement à celui de 1983. Il s'agit du même film, mais

l'apparence a changé. En 2007, le ton est plus dégagé, le rythme plus accentué. On a même ajouté quelques séquences, dont celle mémorable du souper entre deux familles de classes sociales distinctes.



Enfin, *Quiet as Kept* (2007), court métrage sur l'ouragan Katrina, montre que le cinéaste entreprend un nouveau départ, envisage une autre façon de filmer, plus proche des codes esthétiques et formels d'aujourd'hui, et parfois influencée par les nouvelles technologies et la télévision; mais dans quelques plans on entrevoit en filigrane de rares et subtiles ombres qui animaient ses premiers films, innocents, sans prétentions, essentiellement axés sur l'esthétique morale de l'acte de filmer.

SUPPLÉMENTS — Tout d'abord, un court vidéo de Ross Lipman montrant quelques comédiens de *Killer of Sheep* discutant de leurs rôles d'il y a plus de trente ans. Nostalgique et émouvant. Par la même occasion, des paroles qui en disent long sur la différence du travail des comédiens entre hier et aujourd'hui.

Dans le même DVD, une entrevue en voix off avec Charles Burnett menée par Richard Peña, directeur des programmes à la *Film Society* du Lincoln Center. Questions pertinentes, réponses édifiantes et d'une rare intelligence. Cette rencontre est menée sur fond de présentation de *Killer of Sheep*. Bien que les propos s'adaptent aux images, il est regrettable que l'interviewer et le cinéaste ne soient jamais montrés. C'est là le seul bémol de ce minicoffret DVD.

EN SOMME — Essentiel pour tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au cinéma de la négritude.